Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 9 (1979)

Heft: 4

Rubrik: Les jeunes parlent aux aînés : j'ai 20 ans!

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'AIR DE PARIS

par Jean Nohain

Heureux ceux qui aiment la peinture...

Heureux les peintres amateurs... Heureux les peintres du dimanche... Heureux ceux qui aiment la peinture: vous peut-être, je l'espère, chers aînés.

J'ai lu, tout récemment, l'aventure extraordinaire de l'une de vos compatriotes et d'une **aînée** comme nous.

Cette dame, une infirmière suisse de soixante-quatorze ans, avait pu s'acheter, au cours d'un voyage en Californie, un tableau qui lui avait bien plu et qui représentait le dieu grec de la Mer, Poséidon, et son épouse, la belle déesse Amphitrite. Elle avait payé cet aimable couple 500 dollars.

A son retour en Suisse, l'amie de Poséidon et d'Amphitrite eut l'idée de faire examiner son acquisition par un spécialiste — et l'on s'aperçut que la toile avait été peinte par Léonard de Vinci lui-même... Une toile «inestimable» et qui fut estimée cependant 20 millions de florins, soit 4 milliards 250 millions de francs français anciens.

En encaissant cette fortune, la dame eut, paraît-il, un large et inoubliable sourire ravi auprès duquel le sourire de la Joconde (de Léonard de Vinci) n'a l'air que d'un pâle petit rictus!

Excité par l'exemple de cette collectionneuse heureuse, j'ai voulu faire encore mieux qu'elle... et je me suis offert pour la somme de 9 francs français (prix de l'entrée au Grand Palais) 150 tableaux admirables de Chardin, l'un des grands peintres magiciens du XVIIe siècle.

Je n'ai pas pu les emporter, malheureusement, parce que c'était trop encombrant, qu'il y avait trop de gardiens, et qu'il fallait bien rendre ces immortels chefs-d'œuvre à tous les musées qui les avaient prêtés pour cette grande exposition internationale: en Amérique, en Hollande, en URSS, au Canada, et au Louvre. Mais quel régal!

Ah! chers aînés, la joie réconfortante de pouvoir faire, en 1979, au cœur de Paris encombré et bruyant, tout un pèlerinage paisible au XVIIIe siècle! J'étais entouré de centaines d'amateurs émerveillés et touchés comme moi: des promeneurs naïfs, petits employés, ouvriers en casquette, petits bourgeois de classe moyenne, artisans ou artistes qui venaient, en famille, se reposer de notre vie agitée et tonitruante et admirer les grâces, la gentillesse et la pureté qu'avaient connues, il y a trois siècles, nos grands-pères et nos grands-mères: leurs vêtements de travail, objets familiers, ustensiles de ménage, pots d'étain, chaufferettes, mobilier; leurs repas, leur gibier, leurs fruits, fleurs, distractions... Leurs visages et leurs attitudes.

Le père de Chardin était un humble menuisier qui fabriquait des billards, grande nouveauté de l'époque, mise en vogue par Louis XIV lui-même.

C'était le temps où les enfants, les jeunes filles et les jeunes gens, si adorablement peints par Chardin, jouaient aussi au toton, aux châteaux de cartes et au volant... Aucun rapport avec le skate-board ou planche à roulettes sur laquelle s'agite frénétiquement la jeunesse de 1979!

Une toile exquise de Chardin montre une maman faisant la leçon à son enfant, et le tableau est intitulé: «La Bonne Education»...

On est ému qu'un grand maître souriant — cher Chardin... — nous restitue au XXe siècle avec tant d'humanité cette «bonne éducation» de jadis si oubliée et si ironisée de nos jours.

Heureux ceux qui aiment la peinture... Heureux ceux qui savent la regarder avec des yeux d'enfants... Et si, par bonheur, vous êtes vous-même un peintre du dimanche, que votre palette vous soit légère — et que la fraîcheur et la poésie de Chardin vous inspirent.

J. N.

Les jeunes parlent aux aînés

J'ai 20

Fidèles lecteurs d'«Aînés», vous allez sans doute vous demander une fois ou l'autre pourquoi une jeune fille de vingt printemps a manifesté le désir de travailler dans un journal s'adressant avant tout aux personnes âgées... Il y a plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, je crois avoir un bon contact avec ces personnes, contact que je recherche chaque fois que l'occasion se présente et qui m'enrichit beaucoup. J'aime parler avec ceux qui ont une solide expérience de la vie et qui, comme mon grand-père, savent m'aider et me conseiller sans me rebattre les oreilles avec des «De mon temps, ce n'était pas comme ça... Ah! vous les jeunes!», remarques que je trouve souvent maladroites et injustes. Soyons réalistes: nombreux sont les jeunes qui fuient les personnes âgées parce que de telles paroles les irritent. Ils ne le font pas sans raison: le fossé entre générations existe bel et bien, et malgré la bonne volonté de chacun, il est souvent difficile de passer outre. J'ai pourtant remarqué à plusieurs reprises que le fossé entre le 3e âge et les adolescents est moins profond qu'entre ceux-ci et leurs propres parents. Je m'interroge en vain: il ne m'est guère possible de comprendre pourquoi.

Si j'ai un bon contact avec les personnes du 3e âge que je respecte et que j'aime, il m'arrive de me heurter à une incompréhension de leur part. Exemple: je suis jeune, donc «mal élevée», j'ai la «tête en l'air», etc. Je voudrais tant pouvoir faire éclater ces frontières qui nous séparent, parce que j'estime que le mot «âge» ne veut strictement rien dire, que l'on peut avoir 80 ans et être jeune dans son cœur et son esprit, comme on peut avoir 20 ans et se sentir vieux, déjà las de vivre...

J'ai eu la chance de pouvoir entrer en tant que stagiaire-journaliste à «Aînés». J'ai accepté cette chance le cœur battant, mais avec un brin d'appréhension. Saurai-je m'adresser à des personnes âgées? Serai-je à même de

par
Sophie

ANS !

leur apporter quelque chose avec mes mots? Arriverai-je à tendre une perche entre jeunes et vieux? Autant de questions qui sont loin d'être élucidées. C'est pourquoi vos suggestions et témoignages seront accueillis avec joie et gratitude à notre rédaction.

Je crois sincèrement qu'il est faux au départ de coller des étiquettes aux gens, de dire que tel et tel est vieux parce qu'il a dépassé la cinquantaine, que celui-ci est jeune parce qu'il n'a pas trente ans... La jeunesse la plus importante est celle du cœur, et cette jeunesse-là, quand elle existe, dure toute la vie.

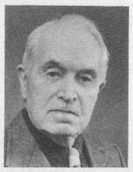
Il est formidable d'avoir des amis aussi bien de 20 que de 80 ans et plus mais... ce n'est pas toujours possible. Les jeunes ne sont bien souvent pas plus heureux que leurs grands-parents: l'avenir qui les attend est menaçant, le chômage les guette, tout est incertain. Mais ils ont envie de vivre... C'est aussi pourquoi il leur est difficile d'accepter avec le sourire des réflexions telles que: «Il leur faudrait une bonne guerre, ça leur remettrait les idées en place!». Cela, je l'ai entendu... Pourquoi souhaiter de pareilles horreurs? Nous détestons la guerre, nous ne la voulons pas, à aucun prix, pas plus que nous n'aurions voulu que vous, nos grands-parents, la subissiez il y a de cela bien des années. Chaque être humain a le droit de vivre; la guerre est la pire des calamités.

Alors, chers lecteurs, entamons le dialogue. Faisons un petit bout de chemin les uns en direction des autres, quel que soit l'âge. Essayons de découvrir nos «atomes crochus». Ils existent. Fortifions-les par des contacts nombreux et sincères. Cette rubrique, somme toute, n'en est-elle pas un, de ces contacts, d'où tant de bonnes choses peuvent sortir?

Sophie Baud

Les Souvenirs d'André Chabloz

En ménage



par André Chabloz

Certes, à Echandens, notre vieux collège n'était pas un brillant édifice, mais il abritait nos amours et cela suffisait à le rendre aimable. La commune venait de faire percer deux grandes fenêtres dans la façade sud: la cuisine et une chambre en furent illuminées et la vue s'étendait sur les vergers voisins et même jusqu'au lac. Un inconvénient grave: le fourneau potager tirait mal et par temps lourd, la fumée emplissait la cuisine où l'air devenait irrespirable. On ouvrait alors porte et fenêtres et l'on se réfugiait dans le modeste salon situé de l'autre côté de l'escalier. Là se trouvait le piano; ma femme s'y mettait et j'écoutais avec ravissement. Jamais je n'avais rêvé une telle fête. Dans mon Bursins natal un tel instrument était inconnu, on se satisfaisait de la «musique à bouche» et de l'accordéon qui faisaient danser filles et garçons dans les granges et les remises les dimanches de pluie.

La musique avant tout

Quel émerveillement pour moi de jouir de la vraie musique! et pendant les vacances d'été d'en goûter des heures entières et tous les jours. Nous vivions de musique, à en oublier les repas que nous simplifiions à l'extrême. D'autant plus que la cuisinière manquait d'expérience. C'étaient les œufs au plat et les macaroni au fromage qui constituaient le menu le plus fréquent, corsé de temps en temps par un beefsteak que venait nous offrir un boucher de Morges. Nous achetions à l'épicerie près du collège une saucisse aux choux de qualité.

Bientôt nous eûmes à notre service une jeune Bernoise de Thierachern, aînée d'une famille de six enfants dont le père était instituteur. Après avoir pleuré pendant une semaine son Stockhorn natal, elle se considéra comme un membre de notre famille et prit grand intérêt à l'étude de la langue française que je lui enseignais tous les soirs un moment. C'est elle qui faisait les achats à l'épicerie-boulangerie voisine où elle s'attardait le plus longtemps possible, profitant de cette attente pour recueillir les propos des clients dont elle nous rapportait ceux qui l'avaient frappée et quelle n'avait pas compris. Ainsi meublait-elle son vocabulaire, l'enrichissant d'expressions savoureuses, de gallicismes pittoresques dont elle nous demandait le sens exact. Elle apprenait un langage imagé qui l'amusait beaucoup, car elle savait rire de bon cœur et même rire aux larmes tout en **cassant la croûte,**

L'ancien bâtiment d'école d'Echandens.

mais il lui arrivait de **se faire de la bile, de rire jaune,** de **n'en pas croire ses yeux.** A son retour de l'épicerie, elle nous rapportait une ou deux de ces expressions imagées qu'elle notait aussitôt. Elle apprit qu'on pouvait **«prendre ses jambes à son cou»,** ou **jeter son bonnet par-dessus les moulins,** mais qu'il ne fallait pas **prendre les vessies pour des lanternes;** quelquefois elle **donnait sa langue au chat...**

Mais un événement survint qui bouleversa la situation: la naissance d'un fils dans une clinique lausannoise où ma femme avait été transportée d'urgence et d'où elle revint 3 semaines plus tard. Finie la solitude de notre couple. Pourtant le bébé se montra d'emblée facile à vivre, mais la jeune maman manquait d'expérience, tremblant lorsqu'elle le plongeait gigotant dans la baignoire dont elle mesurait la température de l'eau en y plongeant le coude. Et quelle joie de le voir s'ébattre, frappant le liquide de ses bras grassouillets. Bien des mamans vinrent le voir, nous comblant de bavettes, de chaussons ou de brassières. On acheta une modeste poussette que notre jeune Bernoise promenait chaque jour dans les rues du village.

A. C.